

Jacques TASSIN
A quoi pensent les plantes ?
Odile Jacob, Paris, 2016

Comment résister à l'anthropomorphisme ? Telle est la question qui, en permanence, fait toile de fond à ce livre. En effet les capacités adaptatives des plantes, pauvres êtres condamnés à ne jamais fuir devant le danger, ne peuvent que nous pousser à leur prêter une intelligence que parfois nos meilleurs stratèges n'ont pas.

Si Jacques TASSIN fait tout son possible pour penser les plantes dans leurs spécificités, il m'a pourtant semblé que vers la fin du livre, il en revenait quand même à « humaniser » le monde végétal. Mais comment, en effet, ne pas rapprocher, même indûment, deux occupants du même monde ? Et comment oublier que l'observateur est *dans* son observation, qu'il en fait partie ?

Chaque chapitre, hyper-référencé, explore une compétence végétale et fait le bilan de nos (souvent maigres) connaissances à ce sujet dans le monde des fleurs, des légumes et des arbres. Histoire de détruire un certain nombre de lieux communs abusifs ou naïfs.

Le premier de ces préjugés est sans doute celui de l'absence de mouvement qui serait la caractéristique principale des plantes. Notre capacité à nous déplacer pour aller chercher la satisfaction bien incertaine de nos besoins nous semble une véritable supériorité. Mais ceci n'est sans doute qu'une orgueilleuse illusion : les plantes, non seulement se meuvent verticalement et latéralement en poussant et en grossissant, mais elles se déplacent de mille façons pour étendre leurs territoires et leurs chances de se survivre. De plus, autre chapitre du livre qui recoupe celui sur le mouvement, notre temporalité différente fait qu'il n'y a guère que les films à l'accélééré qui nous montrent à quel point les plantes gigotent, se meuvent, bougent. Si elles ne marchent pas, elles s'agitent bien dans toutes les directions possibles.

Elles ne sont dépourvues ni de sensibilités, ni de possibilités de communication. Les exemples et les expériences qui viennent démontrer ces affirmations m'ont posé un certain nombre de questions que J. TASSIN n'aborde pas nécessairement. Par exemple : si les plantes sont capables de modifier leurs émanations et compositions de produits biotoxiques, les conditions de leur culture n'aurait-elle pas une influence sur ces processus, et donc sur la qualité de notre alimentation ? Sans aller jusqu'à faire un L214¹ de la salade et de la pomme de terre, resterons-nous longtemps encore totalement indifférents à la maltraitance agricole et forestière ?

Ce qui est certain, c'est que les plantes n'ont aucune idée de leurs capacités, de l'étendue des « stratégies » qu'elle « utilisent ». Dépourvues de conscience, les plantes sont nécessairement humbles (de « *humus* », le sol, la terre) et n'ont d'intentions que par anthropomorphisme. Leurs capacités symbiotiques (avec les bactéries, les champignons, les insectes) en font des systémiciennes hors pair. « *La plante se révèle extraordinairement ingénieuse pour s'appuyer sur l'altérité vivante et même s'y prolonger, effaçant ses propres frontières entre le dedans et le dehors.* » ce qui se paie, bien sûr puisque « *cédat sans trêve à son dehors, le végétal est dépouillé d'intériorité.* ». Ainsi, la plante, inconsciente d'elle-même, est-elle pleinement dans la co-construction « *façonnée par un environnement qu'elle façonne à son tour.* » (p97)

Après cent-vingt pages de rappel à la science, la conclusion se fait ouverture sur la nécessaire coopération des modes de penser le monde : « *L'approche du végétal nécessite pourtant autant de poésie et d'intuition que de science et de raison, autant de fougue illuminée que de sagesse tempérée.* » (p121). Cela n'est-il pas valable aussi pour approcher l'humain ?

¹ Pour ceux qui seraient à ce point en marge des médias, rappelons que l'association L214 lutte contre toutes les formes de maltraitance animale, dans les abattoirs et les laboratoires en particulier.